

mène aux montagnes, en passant large au-dessus de Loupiac. Le monde est beau ce matin-là. François-Claude aime par-dessus tout ce détour du chemin qui lui découvre d'un coup le vieux manoir de ses ancêtres, qui le salue depuis son promontoire, entre Maronne et ruisseau de Branzac.

Et moi, par-delà le temps, je salue respectueusement François-Claude de Pestels, car grâce à lui je rêve ... Car qui n'a rêvé, devant un vieux château en ruines ou une chapelle percluse par les années, de découvrir grâce à un tableau, un dessin, une esquisse parfois, ce qui fut présent des siècles auparavant ?

J'ai fait ce rêve si souvent devant Branzac ... Enfant, je m'imaginai furetant dans un grenier immense et poussiéreux, et tomber sur un grand tableau figurant un ancien baron, en armure ou à perruque poudrée, montrant d'un geste fier son château, intact, dans le si beau cadre de la vallée de la Maronne ! Plus tard, brocantes et vide-greniers, à chaque fois, me créent la montée d'adrénaline, l'espoir d'apercevoir une gravure, une aquarelle, et de reconnaître d'un seul coup d'œil la perspective que j'aime tant. Mais bien sûr tous les rêves d'enfant ne se réalisent pas ...

Pourtant, pour des demeures parfois quasi intégralement disparues, le petit miracle peut se produire. Ainsi pour le magnifique château de Pénières, dans la paroisse de Cros-de-Montvert. Un plan aquarellé du château et de ses abords immédiats, plan déjà très beau et très intéressant en lui-même, est doté d'une adorable représentation du château, agrémentée de jolis personnages. Tout apparaît, lumineux. Les corps-de-logis, les tours, les escaliers, les jardins, les plans d'eau ... Pénières, qui a presque disparu à ce jour, retrouve toute sa puissance, toute l'élégance et le charme qui furent les siens. Ce joli plan est passé en salle des ventes à Paris, à Drouot, en 2008.

Proche de nous aussi, c'est l'ancien château de Drugeac, incendié durant la révolution, dont le plan et l'allure générale resurgissent grâce à des coupes, des plans du château et du parc, aquarellés en 1813. Plus au nord, c'est la forteresse d'Apchon que l'on peut admirer sous le pinceau du peintre Auguste Bonheur, qui passait avec sa sœur Rosa Bonheur une partie de leurs vacances à Chaussenac. Certes le château d'Apchon était déjà en ruines, mais bien mieux conservées qu'aujourd'hui. Cette jolie toile fut peinte en 1852, présentée au salon de 1853, puis exposée lors de l'exposition universelle de 1867. Pour l'admirer « en vrai », il faut aujourd'hui se rendre à Liverpool, au National Museum. Ce sont aussi de jolis dessins ou plans, des châteaux de Madic, de Charlus, de Miremont ... dont je vous parlerai peut-être un autre jour.

Alors, est-ce que pour Branzac j'allais devoir continuer de rêver le vieux château, sans espoir de le connaître vraiment ?

François-Claude de Pestels ne l'a pas voulu. Bien au contraire, il m'a permis, sans le savoir, de réaliser ce joli rêve, d'admirer dans toute son ampleur la vieille demeure de ses aïeux. Je

vais donc lui laisser la parole, car qui mieux que lui pourrait nous faire admirer Branzac en cette année 1779 ?

« Je m'appelle François-Claude. François-Claude de Pestels.

Au si beau et frais matin de ce dimanche 2 mai 1779, je me rapproche au petit trot du vieux château de Branzac, la maison de mes ancêtres. Je suis seigneur de Beauregard et de La Majorie en la paroisse d'Altillac, et de Vialore en la paroisse d'Auriac, en Limousin. Mais ma famille est bien de cette Auvergne Haute, née de ce val de Fontanges, altier et sauvage, qui dévale des montagnes et s'évade en vallée de Maronne. Et depuis ce matin je la remonte la Maronne, que les anciens d'ici nomment encore l'Eyge, comme si cette belle rivière ne pouvait porter que ce nom aussi pur, Aqua en latin, qui donna Eyge en occitan, l'Eau, tout simplement ... Donc je remonte l'eau. En fait je remonte bien plus que l'eau, je remonte l'histoire de mes grands ancêtres, en leur panthéon arverne.

Ne vous y trompez pas, les chemins que j'emprunte, vous ne les connaissez pas, ou plus, vous et vos routes droites, ou presque droites, d'un bleu-gris, sale et inutile. Au XVIIIème siècle qui est le mien, c'est en un vieux chemin de pierre, de terre et d'herbe, ombragé de vergnes et d'ormeaux, que je vagabonde entre Pleaux et Salers, une vieille route de nos ancêtres gaulois, qui perd son temps à papoter avec le moindre ruisseau qu'elle enjambe. Aux aurores fraîches j'ai quitté mon manoir de La Majorie, après la première messe, en embrassant tous les miens, et quelques heures de mon cheval me mènent enfin à la vue du château de mes aïeux. « Au sommet d'un léger coteau, qui seul interrompt ces vallées, s'élèvent deux tours accouplées, par la teinte des ans voilées ... C'est là que l'amitié t'appelle. » (Je sais bien, François-Claude de Pestels n'a pas pu lire ces vers ! Ils ont été écrits bien plus tard, par Alphonse de Lamartine en 1835 dans son « épître familière » à Victor Hugo, et pour le château de Lamartine à Saint-Point en Bourgogne ... mais c'était bien trop tentant !).

Les vieilles tours de Branzac qui rouillent de lichen au brave soleil, me sont la plus belle des invites au voyage. Et que ma route soit longue, riche d'aventures et d'enseignements.

J'ai soixante-deux ans, et je porte fier. Aussi, quelques mots à mon propos, sans forfanterie aucune.

Je suis né le 2 novembre 1717, au manoir de La Majorie. C'était un mardi. Mon père était Joseph de Pestels, seigneur de Vologne, et ma mère se nommait Marguerite du Fayet de La Tour, d'une très ancienne famille de la vallée du Mars en Auvergne. Ils s'étaient mariés le 23 février 1716, et ils eurent treize enfants ! J'ai eu ainsi trois frères et neuf sœurs, mais deux de mes frères cadets sont malheureusement morts trop jeunes. Pierre-Joseph, né en 1729, est mort à 17 ans au château du Rieu non loin des tours de Merle, le 6 février 1746, alors qu'il allait être reçu chevalier dans l'ordre de Malte. Mon autre jeune frère Joseph, né en 1732, fut gentilhomme chez Monseigneur le comte de Clermont, et lieutenant au même

régiment de cavalerie que moi. Il mourut à 21 ans à Paris en 1753. Mon troisième frère, Jean-Joseph, né en 1723, vit toujours, il est rentré dans les ordres, et est chanoine-comte de Brioude. Deux de mes sœurs, Catherine et Hélène sont religieuses au couvent Saint-Joseph d'Aurillac, avec deux de mes tantes, Jeanne-Anne-Madeleine et Thérèse. Deux autres de mes sœurs, Françoise-Geneviève et Marie, sont religieuses au couvent de la Visitation à Aurillac, ce qui fait six demoiselles de Pestels religieuses à Aurillac dans le même temps ! Je fus baptisé le lundi 6 décembre 1717 à Altillac, et mon parrain fut mon grand-père François du Fayet, seigneur de La Tour, de La Borie et de Clavières. Jeune garçon l'on me nommait « Monsieur de Beauregard », je vous laisse imaginer la fierté que cela vous donne à cet âge. Aucune demoiselle des environs ne pouvait en douter ... A l'âge de quinze ans, en 1732, je fus admis page de Monseigneur le prince de Clermont. Puis je rentrai au régiment de cavalerie de ce prince, dont je fus nommé lieutenant à 20 ans, en 1737, capitaine à 28 ans, le 30 décembre 1745, major à 41 ans, le 1^{er} avril 1748, et d'ailleurs dans la généalogie que j'écris de ma famille, en 1763, j'ai inscrit ces quelques lignes sur moi-même : « *François-Claude de Pestels est actuellement et depuis quelques années major du régiment de cavalerie Clairmon Prince, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis* ». Je fus ensuite nommé lieutenant-colonel à 51 ans, le 20 mai 1768, et je partirai en retraite dans deux mois, le 19 juillet 1779. J'ai été décoré de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, dont je suis chevalier. Je scelle mes courriers à mes armes familiales, et mon sceau apparaît ici sur un cachet en cire apposé sur une lettre adressée à mon beau-frère le marquis de Corn, datée de La Majorie le 3 mars 1787. Quant à la devise de la branche de ma famille, elle est « *O crux, ave, spes unica* », ici sur un ex-libris avec nos armes tenues par des griffons, et couronnées d'une couronne de marquis. La devise de la branche aînée de ma famille, des barons de Branzac, était « *J'atens fort une* ».



Notre famille fut de tout temps riche de soldats au service du roi, depuis de nombreux siècles. Mon père fut ainsi capitaine au régiment de Noailles - Infanterie, et mon grand-père Claude de Pestels servit tout d'abord comme premier lieutenant au régiment de Rambure, puis partit sur mer en qualité d'aide-major sur la capitane des galères de France, sous les ordres du marquis de Termes. Le sang des Pestels a souvent mérité de la belle expression « l'impôt du sang » : ainsi il y plus de cent trente ans, quatre capitaines de Pestels, dont trois frères, combattirent le 19 mai 1643 à la bataille de Rocroi. Trois y laissèrent la vie, dont « *Nadal de Pestels, capitaine au régiment de Rambure, emporté d'une canonnade à la bataille de Rocroi* ».

Je me suis marié le mardi 4 février 1751 avec Louise-Françoise de Corn de Queyssac, dame de La Majorie, fille du marquis de Queyssac, Joseph-Mercure de Corn, seigneur d'Anglars et du Bousquet, baron de Puymerle, et de Suzanne de Turenne d'Aynac. Mon contrat de

mariage fut signé au château de Queyssac, demeure des parents de ma femme. J'ai eu le bonheur de quatre enfants, un fils et quatre filles ». En 1763, dans son mémoire généalogique, il parle de ses propres enfants, sans citer bien sûr la quatrième fille, qui n'est pas encore née : « *Il y a de ce mariage un garçon et trois filles encore tous jeunes* ».

« Mon fils, Joseph-Mercure de Pestels, né le 21 juin 1756, sera après moi seigneur de Vialore et de La Majorie. Militaire comme moi, il sera capitaine de dragons au régiment de Conti, et épousera le 11 juillet 1780 Marie-Suzanne de Lastic-Lescure. Mais cela je ne le sais pas encore. De mes filles, Hélène-Geneviève, née en 1752, décédera malheureusement bien jeune, à vingt ans, en 1771. Louise-Rose, née le 23 juillet 1754, épousera le 15 janvier 1777 Joseph de Greil de La Volpilière, seigneur de Messilhac en Auvergne. Ma troisième fille, Françoise-Geneviève, naquit le 1er mars 1760, et enfin Jeanne-Marie vint au monde le 5 octobre 1765. Mais tout cela est une autre histoire que je vous conterai un autre jour".

Très proche parent des Anjony, je suis l'un des deux héritiers du marquis Claude d'Anjony, par le testament de celui-ci daté du 20 juin 1758. Autre histoire que je ne connais heureusement pas encore, je mourrai le vendredi 24 avril 1793, à l'âge de 75 ans, en des temps de tristesse et de désolation.

Mais revenons à mon voyage de ce beau dimanche. Accueilli au château de Branzac par l'intendant du comte de Bassignac, actuel baron de Branzac depuis son acquisition il y a trois ans, en 1776. Je mets pied à terre devant la tour d'escalier, et j'attache mon cheval à l'anneau qui, aujourd'hui encore, est scellé dans la pierre. Je viens consulter les archives, et je montre à l'intendant l'autorisation en bonne et due forme, signée du comte de Bassignac lui-même. Mon émotion est grande, je marche ici sur les traces mêmes de mes grands ancêtres. Ici tout me rappelle ma famille, car dès l'entrée de la tour d'escalier, les armes de Guy de Pestels et d'Anne d'Apchon, mes aïeux qui vivaient au début du XVème siècle, sont mariées dans la pierre. Car c'est bien Guy de Pestels qui fit bâtir la jolie tour d'escalier que je vais emprunter.

Je grimpe doucement l'escalier en vis, m'arrête au premier étage, ouvre une porte aux boiseries sculptées, traverse la magnifique salle d'honneur en m'attardant un peu. Partout sur les fresques alors intactes, le blason de ma famille, sur le manteau de la cheminée bien sûr, et au plafond d'une fenêtre. D'autres armes illustres ornent les murailles, dont celles des Roger-Beaufort-Turenne, surmontées de la tiare papale et entourées des clefs de Saint-Pierre, car deux de mes oncles furent papes en Avignon, et la chambre du pape existe encore au château !

Une peinture représentant Diane chasseresse, figure les traits de la princesse Camille Caraccioli, baronne de Branzac. Lui faisant face à l'angle opposé, le portrait de Claude de Pestels, époux de la belle princesse au temps des guerres d'Italie.

Je marche à la rencontre de mes pères, et ouvre doucement la porte du cabinet des archives, logé dans la tour du sud-ouest, car c'est bien là que je viens compulser les anciens titres dont j'ai fort besoin. »

Aujourd'hui, ce vieux cabinet des archives du château de Branzac est une pièce ouverte à tous les vents. Plus, ou presque plus, de voûte de pierre pour le garantir du feu qui détruit, plus de porte ferrée pour protéger chartes et parchemins, plus de verrous et de cadenas pour se parer des pilleurs, plus de fenêtre à vitraux armoriés pour filtrer la lumière du couchant et faire briller les reliures, plus de panneaux en bois sculpté pour sublimer les trois armoires de pierre. Pour autant, les vestiges de tout cela subsistent encore, et l'imagination peut aisément reconstituer cette pièce, encombrée sans doute de coffres et d'armoires à livres, débordant de vieux titres jaunis par les siècles. C'est qu'en effet, jusqu'à la Révolution de 1789, le cabinet des archives de Branzac contenait encore tous les documents anciens de la baronnie, tous les droits de propriété sur des terres, toutes les reconnaissances féodales, tous les titres familiaux, toutes les lettres importantes.

La tradition, corroborée en cela par tant d'exemples similaires, rapporte que de « joyeux » révolutionnaires de 1789 firent de tout ce vénérable papier un splendide feu de joie, tout heureux de faire disparaître des documents qui attestaient de dettes, de rentes, de prêts, de cautions, qui les concernaient parfois de près ! C'est ainsi que disparut dans les flammes une bonne partie de l'histoire du château et des familles qui l'habitèrent.

Mais le 2 mai 1779 tout est encore intact, tel que les siècles l'ont voulu, et François-Claude de Pestels peut à loisir consulter tous les vieux documents.

« Ils revêtent pour moi un intérêt tout particulier, car j'effectue depuis de nombreuses années des recherches généalogiques très complètes sur ma famille. Mon mémoire généalogique le plus abouti date déjà de 1763. C'est dans le but de produire cette généalogie devant un juge que je trace ainsi mes ancêtres, car je veux démontrer que la fortune de la branche aînée, des barons de Branzac, aurait dû revenir aux branches cadettes, dont la mienne, au lieu d'advenir en héritage aux marquis de Caylus !

L'histoire rapportera que je n'aurai pas gain de cause, malgré tous mes efforts judiciaires. Mais j'ai rédigé ainsi un travail historique irremplaçable, sur des pièces aujourd'hui disparues ! »

Mais le plus émouvant bien sûr, pour moi, reste que François-Claude de Pestels souhaite accompagner ses notes d'un dessin qu'il fit lui-même du château de ses ancêtres. Oh bien sûr François-Claude de Pestels n'était pas un grand peintre, et son dessin est bien naïf, mais il s'agit pourtant là de la plus ancienne représentation de Branzac, et qui permet de reconstituer sans se tromper la demeure telle qu'elle était à la veille de la Révolution.

Grâce à ce dessin, l'ampleur des trois corps-de-logis apparaît, avec à droite, au nord, celui ajouté au XVII^{ème} siècle par les marquis de Caylus. Les toitures des tours rondes de l'ouest pointent le bout du nez derrière les grands toits du château. Au nord, accolées à la muraille d'enceinte, les écuries aujourd'hui disparues, accompagnées d'une haute tourelle ronde, et donnant sur le « petit jardin ». Au sud, trois fines tourelles, très hautes, dominent les terrasses basses et la vallée de la Maronne. Elles devaient conférer une allure magnifique à ces murailles ! A l'est, à l'entrée du château, un grand porche simplement dessiné d'un trait, avec à ses côtés une tour carrée, l'ancien pigeonier. Mais la « fontaine d'honneur » et la chapelle, attestées peu d'années auparavant, n'ont pas été dessinées par François-Claude de Pestels, peut-être étaient-elles d'ores et déjà parties dans les couloirs du temps ...

Pour ce rêve d'enfant réalisé, admirer Branzac tel qu'il fut, je dois donc bien à François-Claude de Pestels un salut martial par-delà le temps ! Qu'il soit mille fois remercié d'avoir voulu, en ce dimanche 2 mai 1779, garder la trace de ce qu'il admirait, le beau château de ses aïeux ! Et je lui dois également de reprendre, en guise de conclusion, l'autre joli dessin dont il orna ses notes familiales, les armes des Pestels, qu'il dut réaliser vers 1763.



Dessin de la main de François-Claude de Pestels (vers 1763)

Olivier Bedeau